

Qui sommes-nous?

Au cours de ses interventions à Genève, la philosophe et activiste Beatriz Preciado a invité les féministes à porter un regard plus critique sur le mouvement. Catégories et identités sont de nouveau au cœur du débat.



NATHALIE BROCHARD
ET CAROLINE DAYER

Les 6 et 7 mars dernier, Beatriz Preciado, de passage à Genève, donnait deux conférences: la première, grand public, portait sur son ouvrage *Pornotopie*, la seconde, adressée aux étudiant-e-s de la HEAD (Haute Ecole d'art et de design) et organisée par le programme Master de recherche CCC (Critical Cross Cultural Cybermedia), interrogeait la pratique artistique à travers les relations entre corps, pouvoir et vérité.

La rédaction de l'émilie a suivi l'intervention de l'icône postqueer et soulève ici quelques pistes de réflexion pour les théoricien-ne-s, activistes, politicien-ne-s, militant-e-s, sympathisant-e-s ou tout autre aficionada féministe. Parce que Preciado a posé certaines questions à propos du féminisme contemporain qui en disent long sur la léthargie actuelle du mouvement et sur sa faiblesse à être force de proposition. Piquées au vif, les héritières d'Emilie Gourd que nous sommes, avons réagi illico. Notre sang n'a fait qu'un tour et aujourd'hui, nous prétendons secouer le cocotier en faisant notre autocritique, histoire de réveiller le ou la révolutionnaire qui dort en nous. La philosophe nous a en effet renvoyé-e-s à nos sources. Sauf qu'une large majorité de l'auditoire n'avait pas la moindre idée d'où elles se trouvaient.

1789, un mouvement collectif

Reprenons depuis le début car, c'est peut-être cela: nous avons perdu le fil. D'où venons-nous? Qui sommes-nous? Qui étaient les premières féministes? D'où vient le terme «féministe»? Tout est question de racine et d'origine. Savoir d'où on vient pour savoir où on va...

Non, Madonna n'était pas la première, Virginia Woolf non plus. Colette ne l'a jamais été, il faut en fait remonter à la Révolution française, en 1789. Le mouvement était collectif, c'était celui des citoyennes qui rassemblait des femmes non mariées, des filles-mères, des filles de mauvaise vie, des enfants abandonnés et les hommes que le nouveau régime écartait du pouvoir. Les personnes exclues des pratiques démocratiques en somme. L'ancêtre du féminisme est à l'origine de la pensée démocratique moderne et ce processus est toujours en cours, à travers la demande d'extension de l'espace démocratique.

Déjà à cette époque, les citoyennes demandaient l'égalité. Leur mouvement s'appuyait alors sur le système de ressemblance, la femme étant le prolongement de l'homme, sa copie en moins réussi, selon la science et la Bible. Tandis que la notion d'égalité apparaît à ce moment, un système de représentations de différence sexuelle et raciale se met en place: n'est pas citoyen qui veut et ces femmes ne peuvent en aucun cas se réclamer comme les égaux des hommes. La résistance du groupe dominant s'organise en s'appuyant sur l'argument essentiel de la différence. Et, renversement de tendance, la science – qui plus tôt mettait dans le même sac l'homme et la femme – est appelée en renfort pour souligner chaque différence biologique entre les deux.

L'exclusion des femmes des droits politiques sous prétexte de leur «nature» les pousse dans le paradoxe de devoir justement revendiquer ces derniers en s'appuyant sur cette même «nature» afin d'obtenir l'égalité. L'historienne Joan Wallach Scott relève que pour Olympe de Gouges, qui a rédigé en 1791 la fameuse *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, «il ne s'agissait pas d'attester que les femmes étaient semblables aux

hommes pour les faire accéder à la qualité de citoyen, mais de réfuter l'amalgame dominant du citoyen actif et de la masculinité, de rendre la différence sexuelle non pertinente en politique [...]».

Fictions politiques

Des siècles plus tard, les femmes peinent encore à sortir de la condition naturelle dans laquelle elles sont enfermées. Beatriz Preciado, comme bien d'autres féministes, questionne le sujet du féminisme. Comme bien d'autres, elle invite à penser que ce ne sont ni la femme ni les femmes. La philosophe nous suggère de nous interroger sur ces notions lorsque nous les utilisons. Pour elle, le féminisme contemporain a la responsabilité de poursuivre un travail critique sur ces concepts qui ne correspondent pas à des vérités anatomiques mais à des fictions politiques et qui sont utilisés à des fins d'oppression.

Le féminisme doit surtout pouvoir redéfinir l'espace politique, c'est une pratique de transformation sociale. La notion de femme ne peut plus être un outil politique. Les identités sont contradictoires, partielles et stratégiques. Il en va de même pour les notions de «classe», de «race», de «genre». L'histoire a montré que les divisions entre féministes et les femmes en général rendent caduc le concept politique de femme: on n'y fait que reproduire et renforcer les mécanismes d'oppression. Ce féminisme-là emprisonne à nouveau. En définissant a priori «les femmes», on crée une catégorie artificielle qui non seulement les assujettit au rapport de domination, mais reproduit aussi des exclusions entre elles. La philosophe américaine Judith Butler plaide depuis longtemps pour un féminisme qui ne se fonde pas sur la catégorie «femmes».

Un transféminisme

Alors comment remédier à cette crise du féminisme

contemporain? Beatriz Preciado suggère de chercher une réponse du côté des alliances, des affinités. Puisque le concept de «femme» exclut toutes les femmes non blanches, les non-hétéros et de manière plus large toutes les identités «négatives», il est envisageable de construire un espace sans identification naturelle mais plutôt à partir d'un désir de coalitions et de lutte collective, contre les sexismes et les systèmes d'exclusion. C'est l'idée d'un transféminisme fait d'alliances

ponctuelles transversales, qui prend en compte les héritages passés et les écueils à contourner. Il ne s'agirait pas d'une énième catégorie mais bien de l'invention de nouvelles pratiques, de la création de liens.

Dans ce cas, la question n'est donc pas celle de l'identité. D'ailleurs Beatriz Preciado souligne que nous avons été assigné-e-s homme ou femme à la naissance, alors même que nous ne connaissons pas la carte de notre sexe chromosomique. Connaissez-vous la

vôtre? Est-elle constituée d'une paire XY, XX ou de l'une des douze autres combinaisons que la science (la revoilà) a découvertes? Sans compter le sexe gonadique (testicules-ovaires), les organes internes (prostate-utérus), les organes génitaux externes (pénis et scrotum-vulve et vagin) ni tout ce qui ne se réduit à des aspects biologiques.

Qu'attendons-nous pour aller demander notre carte – qui pourrait bien nous surprendre – de cette assignation?!



Beatriz Preciado présentait son dernier essai, *Pornotopie*, à Genève en mars. JOANNA OSBERT

«Tomboy», chronique du genre

PROJECTION-DÉBAT • A l'occasion d'une projection unique et d'une rencontre avec la réalisatrice de «Tomboy» à Genève, l'émilie en partenariat avec la faculté des lettres souhaite revenir sur un film qui aborde les passages identitaires de manière subtile.

AGNÈS VANNOUVONG

Les études genre de la faculté des lettres (université de Genève) et l'émilie organisent, le 10 mai prochain, la projection du film *Tomboy*, suivie d'un débat avec la réalisatrice Céline Sciamma et Alicia Parel, coprésidente de Transgender Network Switzerland. Ce dernier sera animé par Agnès Vannouvong, coordinatrice des études genre de la faculté des lettres et Caroline Dayer, membre du comité de direction de l'émilie.

Après un premier long métrage remarqué, *Naissance des pieuvres* (2007), Céline Sciamma signe avec *Tomboy* un film sur l'enfance et la construction

identitaire, qui a d'ailleurs remporté le Grand Prix du Jury au Festival international du film de Berlin.

L'histoire est simple. Une famille vient de s'installer dans le quartier. C'est l'été. Dehors, les enfants jouent au football, courent dans la forêt et se baignent dans le lac. Laure, 10 ans, laisse croire à ses nouveaux copains qu'elle est un garçon. Elle décide de s'appeler Mickaël, le temps d'un été. Le tourniquet des identités fonctionne à plein, grâce au point de vue habile qui joue d'un trouble du genre. Dès la première scène, le spectateur voit évoluer un petit garçon alors que pour la

famille il s'agit d'une petite fille. Dans l'autre partie du film, il voit une petite fille tandis que les enfants prennent Laure pour un garçon. «Je voulais visiter cette zone d'incertitude, cet entre-deux. C'est un moment de bascule, juste avant que le corps ne s'en mêle et siffle la fin de la récré», explique la cinéaste. A un âge propice à l'indéfinition, Laure-Mickaël comprend que le genre est une affaire de construction. Dans une scène digne d'un atelier Drag King, Laure-Mickaël se fabrique un pénis avec de la pâte à modeler et montre de façon simple et fulgurante que le sexe n'est pas le genre. Céline Sciamma esquisse des pistes essen-

tielles où la complexité des identités se déploie dans le jeu, la mascarade, le masque. Les adultes ne sont ni absents, ni effacés. Ils existent en contrepoint, dans un rapport tendre (le père) et autoritaire (la mère), renversant ainsi les stéréotypes genrés sur l'éducation, les parents.

La réalisatrice réussit avec force un film non pas sur les enfants, mais sur l'espace inexploré de l'enfance et ses flottements identitaires (on notera l'interprétation admirable de Zoé Héran et Jeanne Disson). L'enjeu, pour la cinéaste, est de taille: «Avoir sur l'enfance un regard d'enfant, c'est, dans

tous les sens de l'expression, être à la hauteur: de caméra, de cadre, mais aussi de sentiment.» Dans ce film marqué par les jeux, la fraîcheur et le souffle des premières années, une inquiétude plane de façon constante. Laure-Mickaël sera-t-elle/il découvert-e? Sortira-t-elle/il du placard? Le suspense règne d'un bout à l'autre. Quels gestes vont trahir et dérober ainsi sa fiction intime? La violence de l'assignation marquera la fin de l'été, le retour au réel, la rentrée. Céline Sciamma nous livre la grâce d'un conte moderne transgenre. Intemporel. I

10 mai 2012 à 19h30 au cinéma du Grütli. Plus d'infos sous www.lemilie.org